

Dictée du 15 octobre, texte d'Albert Camus

« J'ai aimé avec passion cette terre où je suis né, j'y ai puisé tout ce que je suis et je n'ai séparé dans mon amitié aucun des hommes qui y vivent...»

Noces à Tipasa (1935-1936)

Au printemps, Tipasa est habitée par les **dieux** et les dieux parlent dans le soleil et l'odeur des **absinthes**, la mer cuirassée d'argent, le ciel bleu **écru**, les ruines couvertes de fleurs et la lumière à gros bouillons dans les amas de pierres. À certaines heures, la campagne est noire de soleil. Les yeux tentent **vainement** de saisir autre chose que des gouttes de lumière et de **couleurs** qui tremblent au bord des cils.

L'odeur volumineuse des plantes aromatiques racle la gorge et **suffoque** dans la chaleur énorme. À peine, au fond du paysage, puis-je voir la masse noire du Chenoua qui prend racine dans les collines autour du village, et s'ébranle d'un rythme sûr et pesant pour aller s'**accroupir** dans la mer.

Nous arrivons par le village qui s'ouvre déjà sur la baie. Nous entrons dans un monde jaune et bleu où nous **accueille** le soupir odorant et âcre de la terre d'été en Algérie. Partout, des **bougainvillées rosat** dépassent les murs des villas ; dans les jardins, des **hibiscus** au rouge encore pâle, une profusion de roses thé épaisses comme de la crème et de délicates bordures de longs iris bleus. Toutes les pierres sont chaudes. À l'heure où nous descendons de l'autobus couleur de bouton d'or, les bouchers dans **leurs voitures rouges** font **leur tournée** matinale et les sonneries de **leurs trompettes** appellent les habitants.

À gauche du port, un escalier de pierres sèches mène aux ruines, parmi les **lentisques** et les genêts. Le chemin passe devant un petit phare pour plonger ensuite en pleine campagne. Déjà, au pied de ce phare, de grosses plantes grasses aux fleurs violettes, jaunes et rouges, descendent vers les premiers rochers que la mer suce avec un bruit de baisers. Debout dans le vent léger, sous le soleil qui nous chauffe un seul côté du visage, nous regardons la lumière descendre du ciel, la mer sans une ride, et le sourire de ses dents éclatantes.

[Avant d'entrer dans le royaume des ruines, pour la dernière fois nous sommes spectateurs. Au bout de quelques pas, les absinthes nous prennent à la gorge. Leur laine grise couvre les ruines à perte de vue. Leur essence fermente sous la chaleur, et de la terre au soleil monte sur toute l'étendue du monde un alcool généreux qui fait vaciller le ciel. Nous marchons à la rencontre de l'amour et du désir. Nous ne cherchons pas de leçons, ni l'amère philosophie qu'on demande à la grandeur. Hors du soleil, des baisers et des parfums sauvages, tout nous paraît futile.]

Pour moi, je ne cherche pas à y être seul. J'y suis souvent allé avec ceux que j'aimais et je lisais sur **leurs traits** le clair sourire qu'y prenait le visage de l'amour. Ici, je laisse à d'autres l'ordre et la mesure. C'est le grand libertinage de la nature et de la mer qui m'accapare tout entier.

Dans ce mariage des ruines et du printemps, les ruines sont redevenues pierres, et perdant le poli imposé par l'homme, sont rentrées dans la nature. Pour le retour de ces filles **prodigues**, la nature a **prodigué** les fleurs. Entre les dalles du forum, l'**hélioïtrophe** pousse sa tête ronde et blanche, et les géraniums rouges versent **leur sang** sur ce qui fut maisons, temples et places publiques. Comme ces hommes que beaucoup de science ramène à Dieu, beaucoup d'années ont ramené les ruines à la maison de **leur mère**. Aujourd'hui enfin **leur passé** les quitte, et rien ne les distrait de cette force profonde qui les ramène au centre des choses qui tombent.

Que d'heures passées à écraser les absinthes, à caresser les ruines, à tenter d'accorder ma respiration aux soupirs tumultueux du monde ! Enfoncé parmi les odeurs sauvages et les concerts d'insectes somnolents, j'ouvre les yeux et mon cœur à la grandeur insoutenable de ce ciel gorgé de chaleur. (...)

Noces à Tipasa (Noces, suivi de l'Été - 1938)

- **Le Chenoua** : Le Chenoua (en berbère : Adrar n Cenwa) est une montagne de 905 m d'altitude, située dans la région de Tipaza, au nord de l'Algérie.
- **Les absinthes** : L'absinthe aussi nommée grande absinthe (en opposition avec la petite absinthe) est une espèce de plantes de la famille des Astéracées. Noms communs : grande absinthe, absin, aluïne, aluine, alvine, aloïne, armoise, herbe sainte, herbe aux vers, menu alvine, armoise amère, [Ne pas confondre l'armoise et l'ambrosie invasive, source d'allergie]
Plante vivace, herbacée qui mesure entre 0.50 et 1 mètre. Plante recouverte de poils soyeux blancs argentés et de nombreuses glandes oléifères. La tige est de couleur vert argent, droite, cannelée, ramifiée et très feuillée.
Les feuilles sont alternes, gris verdâtre sur le dessus et presque blanches et soyeuses sur le dessous. Les feuilles basilaires mesurent jusqu'à 25 centimètres de long et sont longuement pétiolées. Les feuilles caulinaires sont brièvement pétiolées, moins divisées. Les feuilles au sommet peuvent même être simples et sessiles (sans pétiole). La plante possède un rhizome dur.
La floraison a lieu de juillet à septembre. Les fleurs sont jaunes. Les fruits sont des akènes.
L'absinthe est surtout connue pour avoir été l'ingrédient de base d'une boisson populaire au XIXe siècle. Rimbaud, Baudelaire et Verlaine étaient des buveurs d'absinthe. Interdite dans de nombreux pays depuis le début du XXe siècle, elle est de nouveau autorisée dans certains pays depuis quelques années, à condition que son taux de thuyone soit limité.
- **Prodigue / prodigué** : **Enfant prodigue**, Personnage d'une parabole de l'évangile, qui réclame sa part d'héritage, la dissipe, puis, tombé dans la misère, revient dans la maison...
Prodigué → de prodiguer : Accorder, distribuer généreusement, employer sans compter.
- **Héliotrope** : plante dont la fleur se tourne vers le soleil (helios / tropos), c'est le nom savant du tournesol.

🚩 Nous aurons l'occasion de revenir sur l'accord de « leur », adj possessif

- **Noces** suivi de **l'Été** est un recueil de quatre textes à caractère autobiographique d'Albert Camus, écrivain, romancier, essayiste et nouvelliste français, né en 1913.

« Un grand bonheur se balance dans l'espace. »

Tipasa est un village littoral situé à soixante-dix kilomètres à l'ouest d'Alger. Camus s'y rend fréquemment en 1935 et 1936. Il partage pour ce site l'admiration de Jean Grenier qui, dans Sante Cruz, évoque, lui aussi, la mer à Tipasa, le massif de Chenoua, l'odeur des absinthes, les ruines parmi les fleurs. Premier des quatre Essais, "Noces à Tipasa" reflète l'enthousiasme d'une initiation au monde dont Camus pressent qu'elle marquera son destin d'un caractère magique. Il n'est pas surprenant que le titre du récit inspire le titre du recueil. (source : Notes et variantes, Albert Camus, Tome I, essais, édition de la Pléiade, Gallimard, p. 1345)

« Mais à regarder l'échine solide du Chenoua, mon cœur se calmait d'une étrange certitude. J'apprenais à respirer, je m'intégrais et je m'accomplissais. Je gravissais l'un après l'autre des coteaux dont chacun me réservait une récompense, comme ce temple dont les colonnes mesurent la course du soleil et d'où l'on voit le village entier, ses murs blancs et roses et ses vérandas vertes. Comme aussi cette basilique sur la colline Est : elle a gardé ses murs et dans un grand rayon autour d'elle s'alignent des sarcophages exhumés, pour la plupart à peine issus de la terre dont ils participent encore. Ils ont contenu des morts ; pour le moment il y pousse des sauges et des ravenelles. »

« La basilique Sainte-Salsa est chrétienne, mais à chaque fois qu'on regarde par une ouverture, c'est la mélodie du monde qui parvient jusqu'à nous : coteaux plantés de pins et de cyprès, ou bien la mer qui roule ses chiens blancs à une vingtaine de mètres. La colline qui supporte Sainte-Salsa est plate à son sommet et le vent souffle plus largement à travers les portiques. Sous le soleil du matin, un grand bonheur se balance dans l'espace... »

"Qu'est-ce que le bonheur, sinon l'accord vrai entre un homme et l'existence qu'il mène »

Albert CAMUS (1913 - 1960)

➤ 1913- 1932 Une enfance pauvre

Albert Camus naît à Mondovi (Algérie) le 7 Novembre 1913. Il est le second enfant de Lucien Camus, ouvrier agricole et de Catherine Sintès, une jeune servante d'origine espagnole qui ne sait pas écrire et qui s'exprime difficilement. Lucien Camus est mobilisé pendant la première guerre mondiale et meurt lors de la Bataille de la Marne. Le jeune Albert ne connaîtra pas son père. Sa mère s'installe alors dans un des quartiers pauvres d'Alger, Belcourt. Grâce à l'aide de l'un de ses instituteurs, M. Germain, Albert Camus obtient une bourse et peut ainsi poursuivre ses études au lycée Bugeaud d'Alger. Il y découvre à la fois les joies du football (il devient le gardien de but du lycée) et de la philosophie, grâce à son professeur Jean Grenier. Il est alors atteint de la tuberculose, une maladie qui plus tard, l'empêchera de passer son agrégation de philosophie.

➤ 1932-1944 Le militant et le résistant

Il obtient son bac en 1932 et commence des études de philosophie. Cette année-là il publie ses premiers articles dans une revue étudiante. Il épouse en 1934, Simone Hié et doit exercer divers petits boulots pour financer ses études et subvenir aux besoins du couple. En 1935, il adhère au parti communiste, parti qu'il quittera en 1937. En 1936, alors qu'il est diplômé d'Etudes Supérieures de philosophie, il fonde le **Théâtre du Travail** et il écrit avec trois amis **Révolte dans les Asturies**, une pièce qui sera interdite. Il joue et adapte de nombreuses pièces : Le temps du mépris d'André Malraux, Les Bas-Fonds de Gorki, Les frères Karamazov de Dostoïevski.

En 1938, il devient journaliste à Alger-Républicain où il est notamment chargé de rendre compte des procès politiques algériens.

La situation internationale se tend. Alger-Républicain cesse sa parution et Albert Camus part pour Paris où il est engagé à Paris-Soir. C'est le divorce d'avec Simone Hié, et il épouse Francine Faure.

En 1942 il milite dans un mouvement de résistance et publie des articles dans Combats qui deviendra un journal à la libération. Cette année-là il publie **l'Etranger** et **le Mythe de Sisyphe** chez Gallimard. Ces deux livres enflamment les jeunes lecteurs et valent à Albert Camus d'accéder, dès cette année-là, à la notoriété.

En 1944 il fait la rencontre de Jean-Paul Sartre. Ce dernier souhaiterait qu'il mette en scène sa pièce Huis Clos. C'est l'époque où les deux philosophes entretiennent des rapports amicaux : "l'admirable conjonction d'une personne et d'une œuvre" écrit Sartre de Camus. Leurs relations vont pourtant s'envenimer jusqu'au point de non- retour.

➤ 1945-1957 Le témoin engagé

En 1945, c'est la création de **Caligula**, qui révélera Gérard Philippe. Deux ans après, il publie **La Peste** qui connaît un immense succès. C'est cette année-là qu'il quitte le journal Combat.

En 1951, la publication de **l'Homme Révolté** vaut à Camus à la fois les foudres des surréalistes et des existentialistes. Des surréalistes tout d'abord : André Breton est furieux des propos de Camus sur Lautréamont et Rimbaud. Les existentialistes se déchaînent quant à eux, en publiant un article très critique dans Les temps Modernes,

revue dont le directeur n'est autre que Jean-Paul Sartre. L'année suivante ce sera la rupture définitive entre Camus et Sartre.

En 1952, Camus démissionne de son poste à l'UNESCO pour marquer sa réprobation devant la passivité de cette institution devant l'Espagne franquiste.

Albert Camus subit alors avec une grande douleur la situation algérienne. Il prend position, dans l'Express, au travers de plusieurs articles où il montre qu'il vit ce drame comme un "malheur personnel". Il ira même à Alger pour y lancer un appel à la réconciliation. En vain.

En 1956, il publie **La Chute** ; une œuvre qui dérange et déroute par son cynisme et son pessimisme.

➤ 1957-1960 Le Nobel, la mort

Albert Camus obtient le **prix Nobel en octobre 1957** " pour l'ensemble d'une œuvre qui met en lumière, avec un sérieux pénétrant les problèmes qui se posent de nos jours à la conscience des hommes".

Il a alors 44 ans et est le neuvième français à l'obtenir. Il dédie quant à lui son discours à Louis Germain, l'instituteur qui en CM2 lui a permis de poursuivre ses études.[cf site UTB. Dictées 2017-2018] Il est félicité par ses pairs, notamment Roger Martin du Gard, François Mauriac, William Faulkner. Lui pourtant regrette : il aurait souhaité que cette distinction revienne à André Malraux, son aîné, qu'il considère aussi comme un maître. Trois ans après, le 4 janvier 1960, il se tue dans un accident de voiture. Le destin. Alors qu'il avait prévu de se rendre à Paris par le train, Michel Gallimard lui propose de profiter de sa voiture. Près de Sens, pour une raison indéterminée, le chauffeur perd le contrôle du véhicule. Albert Camus meurt sur le coup. On retrouve dans la voiture le manuscrit inachevé du **Premier Homme**. Dans l'une de ses poches, il y avait également un billet de chemin de fer.

- **Philosophe de l'absurde**

Les romans, les essais et les pièces de théâtre de Camus sont marqués par sa réflexion philosophique et politique.

L'Étranger (1942), l'un de ses premiers ouvrages, se caractérise par un style extrêmement neutre - une écriture « blanche » - et méthodiquement descriptif. Le héros et narrateur, Meursault, un employé de bureau, y semble « étranger » à lui-même, dépourvu de sentiments vis-à-vis des êtres et des situations, il donne l'impression d'agir de manière machinale.

La lumière, le soleil, la chaleur semblent être la cause d'une soudaine précipitation des événements : sur une plage, à la suite d'une bagarre, il tue un homme de cinq coups de revolver, sans pouvoir fournir de véritable raison à son acte. C'est précisément dans ce décalage entre l'individu et le monde que se situe la dimension absurde de la condition humaine.

L'absurde comme réalité inhérente à la condition humaine est le thème central de la philosophie que Camus développe dans un premier temps.

Le Mythe de Sisyphe, essai sur l'absurde, publié la même année que l'Étranger, aborde cette même idée d'un point de vue théorique : comme Sisyphe, condamné à pousser éternellement son rocher, l'Homme est voué à subir un enchaînement automatique

d'expériences absurdes. Mais c'est paradoxalement dans la prise de conscience de cette situation qu'il se libère car, délivré de toute illusion, il peut alors chercher le bonheur en profitant du temps présent. Ainsi, à la fin de *l'Étranger*, dans sa cellule, la nuit précédant son exécution, Meursault, devenu conscient et libre, profite intensément des derniers instants de sa vie.

L'homme révolté

Même si le monde n'a pas de sens, l'Homme ne saurait se passer d'une éthique ni renoncer à l'action. C'est donc l'engagement que Camus explore dans un second temps, en particulier dans son roman **la Peste** (1947).

À Oran, dans les années quarante, des rats porteurs de la peste sont découverts et, dès la mort des premières victimes, les habitants placés en quarantaine et confrontés à leur sort présentent différentes formes de réaction : panique, indifférence, mysticisme ou résignation. Le docteur Rieux, bientôt rejoint par d'autres volontaires, décide de résister ; son petit groupe s'organise alors pour soulager la souffrance et combattre le fléau.

Dans ce récit symbolique, la peste est naturellement un emblème du mal sous toutes ses formes ; (notamment le fascisme et le nazisme) mais elle agit aussi comme un révélateur qui met l'Homme face à lui-même, l'incitant au renoncement ou à la révolte.

La réflexion sur le thème de la révolte, commencée dans *la Peste*, est développée dans l'essai **l'Homme révolté** (1951).

Camus y explique que la révolte naît spontanément dès que quelque chose d'humain est nié, opprimé ; elle s'élève, par exemple, contre la tyrannie et la servitude. Parce que la révolte n'est pas un principe abstrait, mais l'action nécessairement limitée d'un individu, elle représente, pour Camus, la seule « valeur médiatrice » permettant de dépasser - provisoirement - l'absurde.